

TRISTE CENTENAIRE

En 2021 la Grèce a fêté le bicentenaire du début de la révolte qui la mena à l'Indépendance.

Mais cette année, et notamment ce mois-ci, les Grecs commémorent tristement des événements tragiques qui ont largement participé à faire de leur pays ce qu'il est aujourd'hui. C'est ce qu'on appelle en grec « **La Grande Catastrophe** » et que nous appelons « La Catastrophe d'Asie Mineure » dont la principale date retenue est celle du **14 septembre 1922**, le jour où la ville de **Smyrne** a été incendiée, jetant à la mer toute sa population chrétienne (essentiellement les Grecs et ce qui restait d'Arméniens).



Photos d'archives, livres, films, mais aussi chansons qui y font allusion ne manquent pas. En effet, une partie importante de la population grecque d'aujourd'hui vient de familles concernées par ce drame.

En 2022, de telles images rappellent une actualité tout aussi terrible, mais la Catastrophe d'Asie Mineure mérite quelques explications que permet le recul du temps.

Au début du XXe siècle, l'Empire ottoman n'est plus que l'ombre de lui-même. Il a peu à peu cédé beaucoup de territoire au cours du XIXe siècle dont la Grèce libérée, Chypre occupée par le Royaume Uni, la Bosnie et l'Herzégovine sous protectorat autrichien, la Lybie et le Dodécanèse pris par l'Italie... et voit grandir les empires et les appétits de ses puissants « voisins ». C'est à la fois l'époque des réveils nationalistes, notamment dans les Balkans, et celle du contrôle exercé par les « Puissances » (Russie, Autriche, France et Angleterre) sur la « Question d'Orient ». En outre, le courant nationaliste s'étend aussi à la Turquie où se répand l'idée de rompre avec le sultanat ottoman pour créer une république turque avec une population homogène. C'est la naissance du mouvement Jeune Turc.

En 1912 et 1913 les Guerres balkaniques font perdre à la Porte (pouvoir ottoman), principalement au profit de la Grèce, toute la Turquie d'Europe ou presque et les îles de la côte égéenne. Mais les Grecs et les Arméniens d'Asie Mineure, envoyés par les Turcs en première ligne, ont payé un lourd tribut. Il en résulte un premier échange de populations, interrompu par la Grande Guerre.

En 1914, la Russie et ses alliés entrent en guerre contre l'Empire ottoman qui s'est rangé du côté germanique. Les populations chrétiennes d'Asie Mineure en subissent les conséquences. Soupçonnés de vouloir livrer le Nord-Est de l'Anatolie aux Russes, les Arméniens sont chassés, jetés sur les routes et massacrés. Sans être l'objet d'un génocide d'une telle ampleur, d'autres chrétiens, dont des Grecs de Thrace, du Pont et de la côte occidentale, sont déportés et meurent sur les routes d'Anatolie. Les hommes sont enrôlés dans des bataillons de travaux forcés (cf. le roman de Dido Sotiriou cité en fin de ce texte).

Une partie de ces Grecs a pourtant réussi à fuir vers les îles grecques voisines (Chio, Samos, Lesbos ...).

En 1916, les Russes, les Français et les Anglais, par les Accords Sykes-Picot, se sont réparti par avance les dépouilles de l'Empire ottoman et confient Smyrne aux Italiens avant de changer d'avis et de la destiner à la Grèce pour l'entraîner dans la Guerre, en dépit de son souverain germanique... Le pays se divise alors entre les partisans du roi Constantin et ceux de Vénizélos qui s'installe à Salonique.

Vénizélos est le promoteur de la « Grande Idée » qui consiste à regrouper tous les Grecs dans un seul et même État. Les alliés contraignent Constantin à s'exiler et c'est Vénizélos qui négocie à Paris.

Il ne peut récupérer le Dodécanèse italien mais espère obtenir la côte d'Asie Mineure et Constantinople. On lui accorde la Thrace occidentale (bulgare depuis 1913) et orientale jusqu'aux faubourgs de l'ancienne capitale byzantine, les îles d'Imbros et Ténédos qui gardent l'entrée des Dardanelles, et l'administration de Smyrne dont la population devra être consultée sur son avenir dans les cinq ans. Il peut y débarquer un corps expéditionnaire grec, ce qui est fait en mai 1919.

Le sultan était prêt à accepter sa défaite, mais les Jeunes Turcs et les Kémalistes ne l'entendent pas ainsi. Le sort fait aux Grecs pendant les années précédentes pousse l'armée grecque à des exactions violentes contre les populations turques, qui nourrissent contre les Grecs un ressentiment grandissant.

Un an après le débarquement grec, **Kémal a rompu ses relations avec la Porte** et s'installe à Ankara. **C'est la guerre civile** et les Grecs sont chargés par le Conseil de la Paix de rétablir l'ordre en Anatolie. Ils avancent avec succès, le traité de Sèvres est signé le 10 août 1920. Mais les Français et les Italiens s'inquiètent de la place prise par la Grèce et obtiennent l'arrêt de cette offensive. Vénizélos est battu aux élections et Constantin, rappelé par un plébiscite, s'empresse de remplacer dans l'armée tous les vénizélistes par ses partisans qui s'avèrent souvent incompetents. En outre, en pleine révision du traité de Sèvres, il relance deux fois une offensive vers Ankara et lors de leur retraite les Grecs brûlent tout sur leur passage. **Kémal** sort vainqueur de ces affrontements et les Français le soutiennent presque ouvertement.

Fin août 1922, l'état-major grec est fait prisonnier et l'armée s'enfuit en brûlant tout à nouveau, tandis que l'armée turque massacre tous les Grecs qui ne fuient pas, civils ou militaires.

Le 7 septembre l'armée grecque rembarque à Smyrne. Dans la ville qui l'avait accueillie dans la liesse en 1919, c'est la panique, d'autant plus qu'affluent 20 000 réfugiés grecs de l'intérieur de la Turquie.

C'est la ruée vers les consulats étrangers et les quais où la foule veut s'embarquer pour fuir par la mer. Dans ce désordre indescriptible survient le premier incendie, dans le quartier arménien, le **13 septembre**. S'ensuivent pillages, massacres, fuites éperdues dans lesquelles les familles sont souvent dispersées. Quelques bateaux grecs embarquent les premiers arrivés. Mais les bateaux des Alliés, venus là pour défendre leurs ressortissants ne recueilleront des fugitifs que malgré eux et après avoir, semble-t-il, souvent fait en sorte qu'ils se noient sans avoir pu grimper à bord. L'Occident veut soutenir Kémal.



Le 14 septembre 1922, une grande partie de Smyrne est en feu. C'est la fin d'un monde.

Ceux qui ne sont pas morts et qui n'ont pu s'enfuir sont soumis à d'horribles traitements (marches forcées exténuantes, faim, torture, violences de tous ordres). Environ 30% de la population grecque d'Asie Mineure est ainsi exterminée entre 1913 et 1923. Et plus de 50% arrive en Grèce avec un statut de réfugié à ce moment et lors du nouvel échange de populations grecque et turque de 1923.

La Grèce de l'époque voit affluer et doit intégrer soudainement l'équivalent du quart de sa population. L'équilibre du pays en est largement fragilisé, notamment du point de vue économique. Vénizélos est revenu au pouvoir en octobre 1922 et Constantin reparti en exil. Mais la période qui suit est d'une grande instabilité et la dictature de Métaxas, les divisions de la Résistance, la Guerre civile et même la dictature des colonels sont par bien des points les conséquences du séisme de la « Grande Catastrophe ».

Le traité de Lausanne de 1923, entre les Alliés et la république turque kémaliste, règle le statut protégé des Turcs restés en Thrace occidentale et des Grecs demeurés à Istanbul, statut inégalement respecté. Les Turcs de Thrace devenus citoyens grecs ne sont pas plus nombreux cent ans après, car beaucoup ont émigré, et sur les 300 000 Grecs demeurés à Istanbul, il n'en reste que 3000...

SMYRNE, souvenir d'un monde disparu.

De la petite ville de 2000 habitants qui vivait du commerce au XVIIe siècle, Smyrne est devenue au XVIIIe la deuxième ville de l'Empire ottoman, un pont entre Orient et Occident, avec 100 000 habitants. En 1910 ils sont 230 000, des Grecs pour près de la moitié, mais aussi des Arméniens, des Juifs, des Européens qui vivent du commerce et de la banque comme dans d'autres ports cosmopolites (Alexandrie...). Les cinq communautés non musulmanes se répartissent dans différents quartiers, mais les échanges culturels sont permanents et l'influence occidentale, française notamment, est importante dans ce « **petit Paris de l'Orient** » **qui voit arriver des caravanes de chameaux venues de Perse.**

Les Grecs, installés au XVIIIe siècle mais surtout depuis 1830, sont petits ou gros commerçants, médecins. Les musulmans sont des propriétaires fonciers ou de petites gens. Certains travaillent dans l'industrie du tabac ou l'administration.

La ville et le port sont résolument modernes. Les Anglais y ont amené le train dès 1850, les Français ont refait tous les quais vers 1870, le tramway arrive dans les années 80, en 1900 la ville a le gaz, l'eau courante et l'électricité.



Smyrne est un carrefour culturel. On y trouve de nombreux livres, dont des traductions, on y donne des spectacles venus d'Europe. Le conservatoire et les chorales permettent la pratique de la musique occidentale, mais l'*amané* (du mot *aman* répété dans ces mélodies) offre un mélange musical symbole du métissage de la ville. Il y a aussi des fêtes intercommunautaires très importantes au XIXe siècle.

Mais ce n'est pas un paradis. Il y a aussi des quartiers insalubres et surpeuplés de bandits et de mendiants. Et depuis la guerre gréco-turque de 1897 les heurts avec les Musulmans deviennent fréquents.

Lors de l'administration grecque de 1919 à 1922, les Arméniens, souvent marchands de soie, imprimeurs, éditeurs, se rallient à l'occupant. Les Juifs, plutôt favorables à Kémal, seront épargnés mais ruinés par l'incendie. Les Levantins (sujets non-turcs) catholiques souvent grécophones, rêvent d'une république égéenne, mais, méfiants vis-à-vis des Grecs orthodoxes et de Vénizélos, s'exilent dès 1919.

Les **1 250 000 Grecs réfugiés qui arrivent en Grèce lors de la Catastrophe** sont généralement plus cultivés, plus raffinés, plus ouverts que ceux qui les reçoivent. Il s'ensuit de grandes incompréhensions et bien des frictions, des rejets de part et d'autre. Leurs difficultés à s'intégrer, leurs problèmes économiques et le traumatisme de l'exil ont poussé les Grecs d'Asie Mineure à idéaliser leur patrie perdue. Ce sont tous ces chants de « *xenitia* » (exil), cette mélancolie des rébètes, ces romans, ces films qui en sont imprégnés.

Du point de vue intellectuel, Octave Merlier (directeur de l'Institut français) et sa femme Melpo fondèrent dès 1930 le Centre des Études d'Asie Mineure. Dans les années 1960 et 1970, les écrivains Costas Politis et Dido Sotiriou ont mis cet héritage en avant.

Mais aujourd'hui tous les Grecs se sentent un peu concernés par **l'héritage smyrniote** ; les clubs de foot Panionios et Apollonios sont à Athènes depuis 1922 et l'on boit de la *tsikoudia* (raki), du nom d'un quartier de Smyrne. Et quand on parle de la « Grande Catastrophe », on y voit une tragédie nationale, ce qu'elle fut à bien des égards bien que le choc et le bouleversement ait été très différents de part et d'autre.

Pour finir, il faut noter que parmi les « **Grecs d'Ukraine** » récemment réfugiés en Grèce (en 2022) un nombre important appartiennent à des familles pontiques (originaires du Pont, au nord de la Turquie) qui, entre 1914 et 1922, se sont réfugiées de l'autre côté de la Mer Noire, puis ont souvent été déportées en Asie Centrale par Staline entre 1937 et 1949, sont revenues vers l'Ukraine après 1956 ou 1986 (la « perestroïka ») et fuient aujourd'hui vers une « patrie » grecque dont elles ignorent généralement la langue et bien d'autres aspects.

Ces destins marqués par l'errance sont le fruit de l'histoire de ce siècle...

Pour prolonger, vous pouvez emprunter ces deux romans à la médiathèque de Quimper :

Maria Iordanidou dans *Loxandra* raconte la vie de sa grand-mère, figure vivante et chaleureuse de Constantinople. Les enfants, la cuisine, les déménagements, les grands départs, dans l'histoire bousculée des relations turco-grecques à la fin du 19ème siècle (1962)

Dido Sotiriou dans *Terres de sang* nous fait revivre l'histoire de l'Anatolie, depuis l'époque où Grecs et Turcs vivaient sur les mêmes terres, jusqu'à la « Grande Guerre ». Puis, toujours à travers les yeux de Manolis, fils de paysan, nous assistons à la « catastrophe » qui vit les deux peuples se dresser l'un contre l'autre. Superbe roman. (1962)